This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

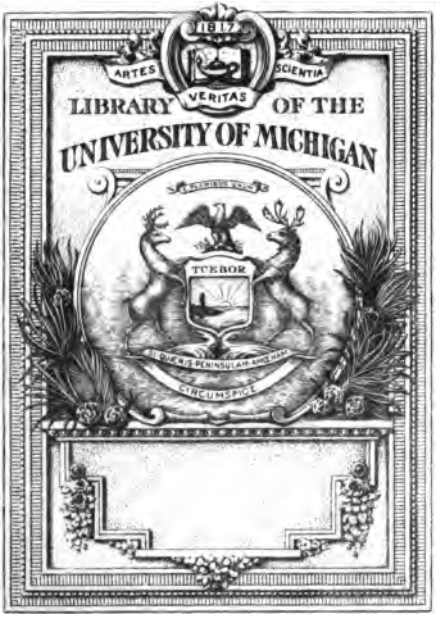
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
2380
.P75
M67

Périn-Mr. Jasmin.



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

Mr JOCRISSE,

AU SÉRAIL,

DE

CONSTANTINOPLE;

OU LES BÊTISES SONT DE TOUS LES PAYS.

CALEMBOURG,

EN TROIS ACTES EN PROSE;

A GRAND SPECTACLE,

Mêlé de Chants, Danses, Marches burlesques, etc.

PAROLES DU CIT. RENÉ PÉRIN, MUSIQUE DU CIT. FROMENT, BALLETS DU CIT. BLONDIN.

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes Artistes, en Fructidor, an 8.

Les pus pirès sont les pus bons,
ocrisse au serail, acte Ier scène IV.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire boulevart S. Martin, n°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN IX - 1800.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ACMET, Bacha	Cit. VIGNEAUX,
ALI, Esclave turc,	LEBLANC,
ROUSTAN, Esclave,	DROBERT,
JOCRISSE,	VÉNIARD,
DUPONT,	THÉNARD,
JANOT,	DELORGE,
BÉLINDE,	Mlle MARTIN,
Mlle BERNARD,	Mme DELORGE.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Si Pauline est, etc.*

On dit : Jean-bet' Per' d'la sottise,
Eut pour héritier tous les sots :
Parmi ces model' de Bêtise
L'auteur a choisi ses héros !
Dans la cris' fatal' qui s'apprête ;
Épargnant ces p'tits rejettons
Puiss' les héritiers de Jean-Bête,
Parmi vous trouver des GENS BONS. (bis)

PQ
2380
.P75
M67

La Scène se passe au sérail de Constantinople.

Mr. JOCRISSE,

AU SERAIL DE CONSTANTINOPLE,

OU LES BÊTISES SONT DE TOUS LES PAYS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un joli salon, à droite est un enfoncement où étoit la statue du grand seigneur, le fond est fermé par une large fenêtre qui est ouverte: on voit en dehors une échelle dont on s'est servi pour surprendre le chiffre d'Acmet et de Bélinde; sur une table est posé le déjeûner du Bacha, divers pots de fleurs.... surtout des Roses blanches et jaunes; près de la table est une grande glace.

SCENE PREMIERE.

ALI, ROUSTAN.

ALI.

Voici ce joli salon disposé suivant l'intention d'Acmet.

ROUSTAN.

Un déjeûner splendide.

ALI.

Est-il rien d'assez bon, d'assez magnifique pour la belle Bélinde.

ROUSTAN.

Une maîtresse aimée!...

ALI.

Une sultane favorite.

ROUSTAN.

Ah! la statue du Bacha n'y est plus?

ALI.

Il y avoit un bras de cassé et le statuaire y travaille.

ROUSTAN.

Ce chiffre fera de l'effet qu'en dis-tu?

ALI.

Oui, celui qui le fait a du talent.

ROUSTAN.

Pour un peintre il fait fort bien *les chiffres.*

ALI.

Les chiffres .. Ah ! et toi aussi tu t'en mêle ?

ROUSTAN.

Que veux-tu, depuis que ce Jocrisse est à la Porte, on fait des calembourg *dans toute la ville.*

ALI.

C'est un plaisant personnage, le Bacha veut avoir tous les originaux, avec la permission du grand seigneur, il s'amusa de madame Angot, et il en fera autant de Jocrisse.

ROUSTAN.

Pas d'idée de cela, le Bacha en raffole, il prétend qu'il servira quelques jours de modèle pour peindre la bêtise...

ALI.

Je connois bien des peintres qui en peignant la bétise..

ROUSTAN.

Seroient pleins de leurs sujets.

ALI

Tu l'as deviné.

ROUSTAN.

Ce qu'il y a de plaisant c'est que le Bacha en raffole de cet imbécile.

ALI.

Vraiment ?

ROUSTAN.

D'honneur.

ALI.

Quel nouveau caprice ?

ROUSTAN.

Il y a un an c'étoit Janot, cet original qui fit naufrage sur nos côtes... qui étoit son bouffon chéri.

ALI.

Son règne est passé.

ROUSTAN.

Et celui de Jocrisse commence.

ALI.

Digne successeur de madame Angot, qui est partie il y a quelques jours ; et qui, après avoir fait les quatre coins de Paris, va encore retourner aux Boulevarts.

ROUSTAN.

C'est là qu'elle est vraiment à sa place.

ALI.

Cela fait rire.

ROUSTAN.

De pitié.

ALI.

Qu'importe.

ROUSTAN.

Après tout, cela vaut bien certains drames que nous avons vu à notre passage à Paris.

ALI.

Une chose que je ne conçois pas, par exemple, c'est que le bacha ait été confier à un pareil sot la garde du sérail.

ROUSTAN.

Que veux-tu il le croit fidelle.

ALI.

Les galans auront beau jeu.

ROUSTAN.

Sur-tout ce jeune français qui fut apperçu il y a quelques jours, rôdant sous les murs du sérail.

ALI.

Oui Jocrisse qui se croit bien fin, finira *par mettre l'amoureux dedans.*

ROUSTAN.

Tant pis pour Acmet.

ALI.

Et cette autre femme qui demande tous les jours à voir Jocrisse.

ROUSTAN.

Qu'elle autre femme?

ALI.

Cette poissarde.

ROUSTAN.

Encore?

ALI.

Cette Mlle Bernard, qui n'a pas voulu retourner en France avec Mme Angot.

ROUSTAN.

Acmet veut donc peupler son sérail d'originaux de de toutes les espèces?

ALI.

Ma foi il ne commence pas mal...

ROUSTAN.

Ce qui me console moi, c'est qu'on m'avoit toujours dit qu'à peindre le Français, étoit une chose sérieuse.

JOCRISSE

ALI.

Eh bien ?

ROUSTAN.

En attendant fait en faisant sans cesse des calembourgs.

ALI

Nous *l'apprendrons en plaisantant.*

ROUSTAN.

Tu me prends ma pensée.

ALI, *lui montrant des fleurs.*

Ceuilles en une autre.

ROUSTAN.

Allons de plus fort en plus fort.

ALI.

C'est une maladie.

ROUSTAN.

C'est une épidémie !

ALI.

Encore si c'était de bons mot.

ROUSTAN.

Les maux ne valent jamais rien

ALI.

Grace.

ROUSTAN.

Je me tais.

ALI.

En parlant de bête Roustan.

ROUSTAN.

Tu dis...

ALI.

Que voici jocrisse lui-même.

ROUSTAN.

Silence car le vent soufle pour lui.

SCENE II.

ALI, ROUSTAN, JOCRISSE.

(*Toutes les femmes du sérail rient dans l'intérieur.*)

ALI.

Entends-tu ces éclats de rire.

ROUSTAN.

Oui les femmes se moquent de lui toute la journée.

JOCRISSE; *à la cantonnade.*

Ah ! ça voyons est-ce que j'ai la figure risible.

ROUSTAN.

Pas mal comme cela.

JOCRISSE.

Vous ne voyez pas qu'elles grillent.

ALI.

Comment elles grillent ?

JOCRISSE.

De sortir.

ALI.

Comme il est fagoté.

JOCRISSE.

Oui riez... et demandez moi pourquoi ?

ALI.

C'est l'amour qui les tourmente... qui voltige parmi elles.

JOCRISSE.

Il y a un moyen de le faire tenir tranquille de l'empêcher de voler.

ROUSTAN.

Et vous avez trouvé ce moyen.

JOCRISSE.

Sûrement.

ROUSTAN.

Je suis curieux de le connoître.

JOCRISSE.

Pour empêcher l'amour de voler, il faut *lui mettre des bas de fillo-selle.*

ALI.

Pas si bête.

JOCRISSE.

Ah ! ça tout est arrangé ?

ROUSTAN.

Oui le chiffre est posé....

ALI.

Ainsi nous pouvons enlever cette échelle.

JOCRISSE.

Sans doute d'après *vous on peut tirer l'échelle.*

SCENE III.

JOCRISSE *seul.*

Il faut les ménager ce sont *des gens habiles*, qui ne plaisentent jamais, allons Jocrisse du courage,..

Depuis quinze jours que je suis ici... ça ne va pas mal, qu'on est heureux d'être bête... Vendu par un maudit corsaire... sans ma bétise... je seroit peut-être dans les fers. Au lieu que favori d'Acmet. Me v'la gardien du sérail... j'dis une fois posté... maître de plus de quatre cents femmes.. qu'and j'dis maître... de les regarder, j'puis m'vanter d'avoir là un beau coup-d'œil... quoi c'est pus fort qu'à Paris... pour les bétises on en raffole.... jusqu'au grand turc *qui fait des calembourgs*, c'est fort, j'espère qu'il est difficile de les atteindre ceux l'à; des calembourgs de *Sultan*... Qui sait j'deviendrai p'têtre un jour un homme important!... quoique... Oui mais c'nest p'têtre pas comme en France.. c'qui m'fait pus d'plaisir c'est que j'vais revoir Janot mon ancien ami... on l'dit marmiton du bacha.. dans d'bell'cuisines comme ça.. On n'manque de rien... c'est un homme qui voit l'feu d'près... moi j'laisse aller les choses, à tout prendre; j'ny peux rien perdre.

SCENE IV.

Mlle BERNARD, JOCRISEE.

Mlle. BERNARD, *dans la Coulisse.*

J'vous dis qu'il est ici.

JOCRISSE.

Dieu m'pardonne, v'la une voix qu'j'ai vu quequ part.

Mlle. BERNARD.

J'vous dis que l'v'la ce bijou.

JOCRISSE.

Tiens, c'est Mlle. Bernard.

Mlle. BERNARD.

Eh! oui, mon chou.

JOCRISSE.

Mlle. quel hasard?

Mlle. BERNARD.

C'n'est pas un hasard -- Canard.

JOCRISSE.

Alle est toute aussi poissarde qu'à Paris.

Mlle. BERNARD.

Qu'est-ce tu dis donc Poissarde, dis donc? eh! valet de malheur, porte-sottise de tous les mauvais auteurs

teurs de Paris ; héritier des Jean-bêtes, frère de d'Asnières, et queu mauvais vent ta conduit ici ; vas donc dire tes sottises à d'autres qu'à moi, ou sinon j'tapplique une giffle qui t'prendra d'puis l'front j'usque sous l'menton.

JOCRISSE.

Ah ! mon Dieu, qu'all est méchante, Mme. Angot à ben fait d'la mettre à la porte.

Mlle. BERNARD. *Elle lui donne un soufflet.*)

Tu crois, ça moulle de bêtise, en signe de papier mâché, avec tes yeux d'fayence, tiens r'gardes-le donc, comme il est bâti l'canard, des jambes en bâton d'cire à cacheter, j'navais pas encore vu d'magot d'la Chine, est-ce pour m'en montrer un qu'tes venu ici ?

JOCRISSE.

Ah ! ça j'dis Mlle pas d'sottises.

Mlle BERNARD.

Est-ce que tu crois qu'je n'tai pas connu ainsi qu'ton frère Cadet Roussel, autre imbécile de ton espèce... N'a t-il pas voulu épouser Mme Angot, c'mariage là n'a pas pris, quoique cependant ils étoient bien digne l'un de l'autre.

JOCRISSE.

Ecoutez Mlle Bernard tappez tant que vous voudrez *sur Cadet*, Mais épargnez moi.

Mlle. BERNARD.

Que j'tépargne beau bijou d'Almagne...

JOCRISSE.

Vous n'traitez pas comme ça *Nicolas*.

Mlle. BERNARD.

Qui, c'grand échalas, c'grand singe des ridicules de sa maîtresse ; qu'il y vienne, je lui frai voir de quel bois je m'chauffe, à propos de c'te même Angot qui m'a planté là pour reverdir, quand elle est repassée en France, tu l'as donc vu à son retour ?

JOCRISSE.

Sûrement que l'ai vu.

Mlle. BERNARD.

Eh bien ! qu'est-ce qu'à dit ? qu'est-ce qu'à chante ?

JOCRISSE.

Al n'chante rien..... mais c'est comme à l'ordinaire, tout Paris va la voir.

Mlle. BERNARD.

C'est donc pis que le diable ?

JOCRISSE.

C'est la même chose, j'allois la voir souvent.

Mlle. BERNARD.

Et ous que tu restoit donc trognon ?....

JOCRISSE.

Comme je suis un peu poltron, j'metais logé dans la rue la plus sûre de Paris?... Vous savez bien dans la *rue de l'oseille*, ousque demeuroit M. Duval.

Mlle. BERNARD.

Dis-moi donc ? on dit comme ça qu'on vient d'la mettre en drame farce?..... C'te Mme. Angot.

JOCRISSE.

Oui, un fier ouvrage !

Mlle. BERNARD.

La pièce a dû tomber. . .

JOCRISSE.

Pas possible.

Mlle. BERNARD.

Comment pas possible?

JOCRISSE.

Eh ! non j'vous dis, alle ne pouvoit pas tomber.

Mlle. BERNARD.

Parce que?

JOCRISSE.

Par'c'que tous les spectateurs la portoient.

Mlle. BERNARD.

Comment, tous les spectateurs portoient la pièce?

JOCRISSE.

Oui, sur les épaules.

Mlle. BERNARD.

A la bonne heure? Mais quoique m'ait fait c'te madame Angot, j'la regrette.... Je l'aimois.... Au fond alle étoit bonne femme... On fait d'elle tout ce qu'on veut.

JOCRISSE.

Comme de moi.

Mlle. BERNARD.

Je la reverrois encore avec plaisir... Rien que d'y penser, les yeux... La sensibilité... Les passions... Les..

JOCRISSE, *lui baisant la main.*

Oh, mam'selle Bernard, *quel pathétique!*

Mlle. BERNARD.

Que veux-tu mon enfant, quand une fois je suis lâché, j'pleure ni pus ni moins qu'une Madeleine.

JOCRISSE.

Quoiqu'çà j'dis, y paroît qu'vous vous plaisez ici ?

Mlle. BERNARD.

Oui, j'y fais assez bien mes affaires avec un peu d'service.

JOCRISSE.

Quant à du service, vous n'en manquez pas.

Mlle. BERNARD.

Mais j'ons d'la vertu.

JOCRISSE.

Pour vot' vertu, j'crois qu'à ne fait pas l'pus p'tit pli.

Mlle. BERNARD.

Si je retourne en France, j't'emmène avec moi, tu me donneras l'bras.

JOCRISSE.

Oui, j'nous en irons l'un portant l'autre.

Mlle. BERNARD.

Au p'tit bonheur.

JOCRISSE.

C'est ça, mademoiselle.

Mlle. BERNARD.

Adieu mon bijou.... Il est gentil... Quand est-ce qu'on le noie?

JOCRISSE.

Vous croyez plaisanter?

Mlle. BERNARD.

Eh! non, j'dis qu't'es gentil.

JOCRISSE.

Vous avez raison, je suis *un gentil homme.*

Mlle. BERNARD.

Adieu Jocrisse.

JOCRISSE.

Et j'puis dire que j'étois *l'Lovelace de tout Chaillot.*

Mlle. BERNARD.

Vraiment nigaud.... J'vas vendre mes bouquets..

JOCRISSE.

Oui, allez vendre vos fleurs..... Avez-vous des boutons de roses?

Mlle. BERNARD.

Qu'est-ce que ça te fais, grand niais.

JOCRISSE.

Ah ! dites donc mam'selle, pisque vous vendez des fleurs?

Mlle. BERNARD.

Eh bien, après?

JOCRISSE.

Savez-vous quelle est la fleur de quatre jours et quatre heures?

Mlle. BERNARD.

Eh non, farceur de malheur.

JOCRISSE.

Eh bien mam'selle, c'est l'pois d'santeur.

Mlle. BERNARD.

C'est toi qu'a fait stila, M. d'l'esprit plat?

JOCRISSE.

Oui mam'selle, et j'ai fait d'pus pires.... Mais, comme on dit, c'sont les pus bons.

Mlle. BERNARD.

Ah ça ! n'touche pas à ces fleurs au moins?

JOCRISSE.

N'ayez pas peur mam'sel, j'n'aime pas *les fleurs jaunes.*

Mlle. BERNARD.

Adieu mon p'tit Jocrisse.

JOCRISSE.

Adieu ! j'aime mieux qu'vous m'recommandiez à lui qu'au diable. (*Mlle. Bernard sort.*)

SCENE V.

JOCRISSE *seul.*

Alle est drôle cette mam'sel Bernard, quoiqu'un peu méchante, all' m'a pourtant fâché.... par son amitié pour mame Angot. çà m'conviendroit ben une créature comme ça, un' marchande d'la halle; ça doit faire d'belles affaires; c'est toujours *en marché* et puis d'tems en tems al' m'froit avaler *des gougeons*, je les aime.... Mais on va venir déjeûner, et rien de prêt... voyons... Acmet aime à trouver tout devant lui... y s'mettra là *entre deux plats*,... l'un de crême et l'autre de viande... et l'thé.. une bougie.. Mais c'est brûler le jour !.. Ah ! mon Dieu qu'est-ce que j'vois là? (*Il prend un rouleau de dentelles qui est dans un carton*) D'la dentelle qu'est

superbe! comme elle est fine, ça n'doit pas être aisé à faire. y faut avoir le fil.. nécessaire.. on voit l'jour à travers. (*Il l'approche de la chandelle, et le feu y prend.*) Ah! mon Dieu, la v'la toute consumée.... qu'est-ce que va dire le bacha, y m'traitera de Turc à Maure ... c'est égal, y n'sen appercevra p'tete pas. (*Il regarde le portrait.*) C'est un fier homme que va avoir la mam'sel Bélinde, il peut s'vanter d'être un homme bien né. et moi qui alloit oublier de charger la pipe! diable, j'avois grand tort, car je ne sai, mais depuis un tems les turcs fument plus que jamais. (*Il doit changer le tableau à sa volonté, et regardant le transparant.*) Tiens le bacha qui est encore à l'A. B. C.... Maintenant y peut venir déjeûner quand y voudra !... J'suis universel ici moi.... y faut garder l'sérail, servir le bacha, mais le voici, et toute la compagnie.

SCENE VI.

JOCRISSE, ACMET, BÉLINDE, *Suite.*

ACMET

Aimable Cœlina, qui reçutes de moi le nom de Bélinde, prenez place.

JOCRISSE

Vous pouvez vous asseoir, les chaises sont propres.

ACMET

Eh! bien Jocrisse, à tu encore quelque calembourg à me faire?

JOCRISSE

Ça viendra.

ACMET

Convenez charmante Bélinde, qu'il n'est rien de joli comme cette manière de s'exprimer, un calembourg m'enchante.

JOCRISSE

Il y a long-tems qu'on les aimes en Turquie, car il y a partout *des pointes.*

ACMET.

Ce genre divin ne me fut qu'imparfaitement enseigné par Mme. Angot. mais toi qui vient pour m'en montrer toute l'étendue. toutes les graces, après moi sois ici le premier. (*Il va pour se placer à côté d'Acmet*)

BELINDE.

Que fais-tu donc ?

JOCRISSE.

Dam, l'bourgeois veut que *je sois le premier après lui.*

ACMET.

Charmant, délicieux, je veux dire le premier de mes favoris.

JOCRISSE.

Dam, écoutez donc, si vous n'expliquez pas les choses, on n'est pas sorcier.

ACMET.

A propos, je veux te faire juge de ce que je dis hier à Bélinde ?..... Elle me disoit quelle voudroit être dans un rang obscur.

JOCRISSE.

Ça n'est pas trop clair, ce que vous dites-là.

ACMET.

Après avoir passé en revue tous les états, je lui dis que celui de cordonnière lui conviendroit le mieux.

JOCRISSE,

Il paroît qu'il vient de loin, pourquoi ne pourroit-elle pas être cordonnière?

ACMET.

Parce que *ses yeux ne font pas de quartier.*

JOCRISSE.

Pas mal pour quelqu'un qui n'en fait pas son état.

BELINDE.

Délicieux.

ACMET.

Convenez que de ce cabinet j'ai fait faire un séjour enchanteur ?

JOCRISSE.

Ce salon est vieux.

ACMET.

Sans doute ?.....

JOCRISSE.

Je n'men seroit jamais douté ?..... *il n'a qu'un lustre.*

BELINDE.

Oh ! ces français qu'ils ont d'esprit?

JOCRISSE.

Comment trouvez-vous cette crême ?

ACMET.

Détestable ! jette cela.

JOCRISSE.

Oh ! dès que vous l'ordonnez. (*Il jette la crême et l'assiette.*)

ACMET.

Que fais-tu donc ?

JOCRISSE.

Vous m'dites de j'tter ça ?.... tiens la porcelaine de Turquie s'découd comme celle de France, dam j'fais c'qu'on m'dit, ni pus ni moins.

BELINDE.

Je suis on ne peut pas plus mal à cette place.

JOCRISSE.

J'crois ben Mlle. vous avez l'*dos à la glace.*

ACMET.

Voyons au moins le t'hé.....

JOCRISSE.

Pour le thé, j'espère.....

BELINDE.

C'est du poison, je crois.....

ACMET.

Quel goût affreux.

JOCRISSE.

Allons, qu'est-ce qu'il y a encore, voyons.... ah ! j'vois c'que c'est, j'ai mis le thé dans la pipe, et le tabac dans la théïère.

ACMET.

Tu as la main mal adroite.

JOCRISSE.

Je ne peux *pas la changer de côté.*

ACMET.

Je ne puis m'empêcher de rire de toutes ses bêtises, je n'étois pas heureux, cet original me manquoit.

JOCRISSE.

Il me manque ben autre chose à moi.

ACMET.

Tiens, prends place sur ce coussin, et mange cette aîle de pigeon, car tu dois avoir appétit, cela finiroit par te faire mal.

JOCRISSE.

Je vous remercie d'penser *à ma fin.*

ACMET.

Il le faut bien.

JOCRISSE, (*Il ne mange pas.*)

Ah ! dites donc n'ot'bourgeois ?

ACMET.

Eh bien ?

JOCRISSE.

Votre statue qui étoit dans cette niche, est-ce qu'elle a eu une indigestion ?

ACMET.

Pourquoi ça ?

JOCRISSE.

C'est *qu'elle est ôtée.*

ACMET.

Comment ôtée ?..... ah ! j'y suis.

JOCRISSE.

Sans doute elle n'y est plus. (*Pendant qu'il bavarde un domestique lui enlève son assiette, et lui en donne une blanche; Jocrisse reprend son assiette.*) Dites donc, est-ce que cet esclave n'sait pas lire !

ACMET.

Sûrement non.

JOCRISSE.

Je le vois ben, car il prend *les aîles pour des os.*

ACMET.

On n'est pas plus spirituel ; mais charmante Bélinde, la chaleur augmente, si nous passions sous des ombrages frais.

JOCRISSE.

Il y a plusieurs de vos promenades que vous ne trouverez plus.

BELINDE.

Eh ! comment cela ?

JOCRISSE.

C'est qu'elles sont en allées. (*Ils sortent.*)

SCENE VII.

JOCRISSE *seul.*

C'vieux favori du prophète, j'voudrois ben savoir c'qui veut faire de moi, au p'tit bonheur ! conservons ses bonnes graces ?..... avec ses lunettes il a l'air d'un vieux

vieux juif?..... quoique ça, j'finirai par lui tirer *les vers du nèz*, et sçavoir le sort qui m'destine. Redoublons de courage, et prouvons à tout Constantinople, qu'en fait de bêtises, je vaux tous les Jocrisses mes prédécesseurs.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'intérieur du Sérail, et les murs élevés dont il est entouré. A droite on voit une allée qui conduit au Pavillon du Bacha. (Il est presque nuit.)

SCENE PREMIERE.

CHŒUR DE FEMMES *dans le Sérail.*

Dans ce maussade séjour,
Esclaves involontaires,
Nos cœurs connoissent l'amour;
Il est sourd à nos prières;
Même d'une riante erreur,
Rien ne peut nous offrir les charmes,
Et si nous voulons le bonheur
Il faut le payer de nos larmes.

SCENE II.

JOCRISSE.

Tiens, c'est pour ainsi dire comme c'te p'tite volaille d'chez M. Duval.... Si j'avois ma s'rinette j'les accompagnerois... Tu n'laisseras entrer aucun étranger, v'la ma consigne.... J'commence à m'ennuyer furieusement dans ce pays-ci, pas l'pus p'tit bastringue..... On voit ben qu'les français n'ont pas mis la gaîté *à la porte*; je n'conçois pas l'bourgeois, d'vouloir avoir tant d'femmes, tandis qu'en France on en a queuque fois trop d'une.... Il y en a d'gentilles à croquer, ce sont des p'tits anges qui font donner tout le monde au diable..... Avec ça, on prétends qu'elles sont..... Tant mieux, car c'est si rare; au reste, c'bacha a près d'quatre vingt ans, et à quatre vingt ans, on n'a pas

assez de c'qu'on a d'trop à dix-huit. Tiens, qu'est-ce que c'est qu'ça qu'jai dans ma poche. (*Il lit.*) Chanson sur l'air du Bastringue.... Tiens, qu'eu hasard, y faut que j'leux chante ça à ces femmes, ça les réveillera... Si all' aiment les jolies choses.

AIR : *Du Bastringue.*

On n'peut vraiment s'amuser
Qu'au Bastringue, qu'au Bastringue,
L'Bastringue qui va commencer,
Invit'-tout l'monde à danser.

La femme coquette et peu sage,
fait un Bastringue d'son ménage
Si l'mari veut s'fâcher,
C'est l'moment de r'commencer.

On n'peut etc.

En France il y a plus d'un théâtre,
Où court l'public idolâtre;
Dont d'zauteurs d'bon à loi
Font un Bastringue ma foi.

On n'peut etc.

Il fut un club dans la France.
Où la sottise et l'ignorance,
Régnoient; c'était j'mensouviens
Le Bastringue des Jacobins.

On n'peut etc.

SCENE III.

JOCRISSE, BÉLINDE.

BÉLINDE.

Êtes-vous là, Français?

JOCRISSE.

Tiens, c'est not' jeune maitresse.

BÉLINDE.

Je ne la suis pas encore par bonheur.

JOCRISSE. (*Appercevant le médaillon qu'elle au col.*)

Ah! mam'selle, le beau cadeau que vous a fait vot' futur.

BÉLINDE.

Oui, mais j'aime mieux *le présent que le futur.*

JOCRISSE.

Le présent que le futur! Tiens, mam'selle s'en mêle aussi!...

BELINDE.

Il s'agit de me rendre un service, et ma reconnoissance sera sans bornes.

JOCRISSE.

Je vous crois trop d'esprit pour que *vot' reconnoissance soit bornée*... Voyons.

BELINDE.

Tu soupçonnes aisément que je n'aime pas le sultan?

JOCRISSE.

Ça n'est pas ben difficile à croire.

BELINDE.

Il y a depuis quelques-tems à Constantinople un jeune peintre, un français que le hasard m'a fait voir, et qu'une lettre a instruit de mon sort.

JOCRISSE.

Et c'est l'hasard qu'a fait le reste.

BELINDE.

Ah! mon ami, qu'on est à plaindre quand on est amante.

JOCRISSE.

A Mantes, on y est tout aussi-bien qu'à Constantinople.

BELINDE.

Chaque soir, lorsque je puis être libre, quelques couplets sont le signal; et quand tout le monde est retiré, que la nuit nous couvre de ses ombres favorables, mon jeune peintre, du haut de ces murailles, me confie ses tourmens.

JOCRISSE.

Du haut de c'mur, diable, c'n'est pas un amour de la p'tite trempe; il prend son vol ben haut, il chante en haut et vous ici? Ça fait que vous vous faites la cour *du haut en bas*.

BELINDE.

Ses sons mélodieux parviennent jusqu'à moi, je jouis de la chimère, et je rêve la réalité; si, comme il me le fait entendre, il peut pénétrer dans cette enceinte, et que tu veuille l'introduire dans le sérail?

JOCRISSE.

Pardine oui, j'vas enfermer *l'loup dans la bergerie*, attendez-vous à ça.... Gare l'empalade, comme j'fais

toujours des calembourgs, le grand turc finiroit par me faire *de mauvaises pointes.*

BELINDE.

Ces mille sequins sont à toi, ta consigne est d'avertir si tu entends quelqu'un, et je te paie pour te taire.

JOCRISSE, *prenant la bourse.*

Je m'tairai, aussi ben je n'suis pas femme, et ça ne sera pas un grand effort.

BELINDE.

Voici l'heure où j'ai coutume de me faire entendre.

JOCRISSE.

Ah! vous *n'êtes intelligible* que le soir.

BELINDE.

Imbécile!

JOCRISSE.

Pendant la nuit comme ça, vos phrases doivent être obscures; ce que je vois de plus clair c'est le son de votre or..... chantez j'observe et j'écoute. (*Il va de côté et d'autre.*)

BELINDE.

Amour conduis-moi. (*Elle s'approche du mur*)

JOCRISSE.

Sçavez-vous qu'il vous mène déjà au pied du mur.

BELINDE.

ROMANCE.

Ici nuit et jour je soupire,
L'amour fait palpiter mon cœur;
Mais je crois renaître au bonheur.
Quand j'entends raisonner ta lyre,
Pour calmer sa mélancolie,
Jeune français que tes accens
Portés sur les ailes des vents,
Parviennent jusqu'à ton amie.

Ce que tu dis je le dévore
Tu charmes mes sens éperdus,
Et lorsque tu ne chante plus
J'écoute et je tentends encore.

Pour calmer etc.

JOCRISSE.

V'la ty d'belles choses!

BELINDE.

Il se fait tard, et rester plus long-tems ici seroit imprudent.

JOCRISSE.

Oui, n'allez pas faire des bétises.

BELINDE.

Je me retire.

JOCRISSE.

Et moi je reste.

BELINDE.

Sois exact.

JOCRISSE.

Je suis payé pour ça.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

JOCRISSE *seul.*

Mille sequins ! c'est cependant ma bétise qui m'vaut c'trésor là... avec d'l'esprit on n'fait rien... on maigrit... aussi combien j'vois d'honnêtes gens qui sans esprit, s'portent fort ben ! Diable nous n'sommes qu'au commencement de la nuit, et mon estomac *est déjà à la fin.* Justement... j'ai là un œuf blanç ... un œuf d'poule que j'ai déniché c'matin... Ny a pas ici de M. Duval pour me regarder .... la ! la ! la ! la ! la ! la nuit est fraîche... tiens c'te p'tite volaille qui chante... sur la brune comme ça, si j'pouvois prendre *le serin*... Mais c'est plutôt un péroquet.

AIR : nouveau.

On dit qu'la famille des Jean Bêtes,
Est une famille ben nombreuse,
L'pavé d'Paris en fourmille ;
Dans les journaux on n'parl' que deux.
On voit des bêtes en Turquie,
On voit des bêtes à Moscou.
En tous pays il est des bêtes,
Et chaque état à ses Jocrisse.

SCENE VI,

JANOT, JOCRISSE.

JOCRISSE.

Qui va là ?

JANOT.

Pardine, c'est moi l'gardien d'ronde ; est-ce que tu n'vois pas ma lanterne à ma main avec d'la lumière d'dans. (*Il lève sa lanterne et la met sous le nez de Jocrisse*)

JOCRISSE.

Queu trait *d'lumière vient me frapper*?

JANOT.

Queux accents viennent frapper mes oreilles qui n'me sont pas inconnus.

JOCRISSE.

Mais.....

JANOT.

C'te p'tite tête, et ses habits avec une grande bouche.

JOCRISSE.

J'y suis.

JANOT.

En effet, j'crois.....

JOCRISSE.

Et non, je n'te trouve pas grandi.... T'es Janot?

JANOT.

T'es Jocrisse.

JOCRISSE.

C'est ça, les grands esprits se rencontrent.

JANOT.

Et sus qu'eu pied qu't'es ici ?

JOCRISSE.

S us tous les deux... *Et toi mon pauv' Janot?*

JANOT.

Tu sais ben que j'devois épouser Suzon, la fille de M. Tirpied ?

JOCRISSE.

Le cordonnier ?

JANOT.

Oui, qu'avoit tant d'appas... Eh ben, pas du tout ; quand il a vu que j'navois pas une pièce pour épouser sa fille de cent sols, il n'a pas voulu entendre raison, l'chien d'savetier.

JOCISSE.

Que veux-tu, l'homme vouloit qu'tout chez lui s'fît dans les formes.

JANOT.

Désespéré, j'quittai *mame Ragot* et j'menbarquai.

JOCRISSE.

Sur mer ?

JANOT.

Ça alla ben pendant quelque temps, mais quand j'fus débarqué et que je ne trouvai plus une seule pièce dans mon gousset d'six liards, j'medis à part moi.

JOCRISSE.

A part toi.

JANOT.

Qu'est-ce que je ferai sur un grand chemin, à l'ardeur du Soleil tout pavé.

JOCRISSE.

C'est vrai, oui-dà ?.....

JANOT.

Avec une mauvaise veste sur mes épaules, toute sale ? Enfin, j'marchai tant un beau jour pendant la nuit, que je me trouvai dans les déserts parmi les sauvages.

JOCRISSE.

Oui, dans des déserts inhabités ous qu'il y avoit tout plein d'hommes.

JANOT.

Ils voulurent faire de moi leur roi?..... Y m'trouvèrent une physionomie heureuse.

JOCRISSE.

Comme t'es là ?

JANOT.

Oh ! non j'avais d'beaux souliers à mes pieds, de peau de chèvre, je refusai, ils voulurent me jetter dans l'feu ?..... Je cédai !.....

JOCRISSE.

Ta ben fait, car une fois qu'taurais été à moitié rôti, t'aurais eu beau leur faire des représentations tu n'aurais *jamais été cru.*

JANOT.

Enfin j'préferai l'état de berger.

JOCRISSE.

A celui de roi?

JANOT.

Oui, parce que je m'dis à part moi, qu'il valoit mieux faire du bien aux animaux que d'faire du mal aux hommes.

JOCRISSE.

C'est bien dit.

JANOT.

J'leux échappai, mais embarqué de nouveau, je fus pris par un nouveau corsaire.

JOCRISSE.

Et moi v'la mon histoire, si ben qu'tes ici?

JANOT.

Soldat et cuisinier.

JOCRISSE.

Ah! tes cuisinier, eh ben tu peux t'flatter que si tu n'remplis pas ben ta place, au moins ta place te remplira bien.

JANOT.

Et toi?

JOCRISSE.

Comme tu vois j'suis gardien du *Sérail*, et je dois tout cela à mon talent pour les calembourgs, l'Bacha es- bon enfant, mais quoique ça j'sais un Empereur moins gênant que lui s'il existait encore.

JANOT.

Qui que c'était donc?

JOCRISSE.

C'était l'Empereur commode, d'heureuse mémoire.

JANOT.

Tu m'trouves ben changé n'est-ce pas? cet habit noir.....

JOCRISSE.

Mais non, tes encore beau.

JANOT.

Y paraît qu'tu prospères.

JOCRISSE.

Chez les Turcs, c'est assez l'usage, *tout va en Croissant*, mais j'aimerais mieux ne pas y être, quand c'maudit corsaire nous a pris, j'ai voulu me sauver à la nage mais c'est en vain que je me suis mis en eau pour leur échapper.

JANOT.

Les Turcs ne sont pas fort aimables, ils sont ignorans et sales.

JOCRISSE.

Oui, ils sont d'une ignorance *crasse.*

JANOT.

J'aurais déjà tâché de m'enfuir, si je ne craignais pas d'rencontrer ces maudits Anglais sur la mer tout en courroux.

JOCRISSE.

Laisse donc, ils n'auront pas toujours *la Victoire dans la Manche.*

JANOT.

Mais tes protégé ici?

JOCRISSE (*montrant les rubans qui nouent ses habits.*)

Oui, tu vois, je suis dans les faveurs jusqu'au cou. Et toi qu'est-ce que tu fais d'puis qu'tes ici?

JANOT.

J'ai appris à panser.

JOCRISSE.

Les chevaux?

JANOT.

Ny les Anes mon ami?.... mais je veux dire à réfléchir?.... mais toi tu tendors dans ton bonheur.

JOCRISSE.

Oh! pour ça rien n'vaut mon lit, quand je suis couché sais-tu à qui je ressemble?

JANOT.

Non.

JOCRISSE.

A un ministre d'Henri quatre.

JANOT.

Comment?

JOCRISSE.

Sûrement *je suis Suslit.*

JANOT.

Ah ça, à Paris, on ta sans doute ben promené chez M. Duval.... chez....

JOCRISSE.

Je ten réponds, chez M. Dupont, chez M. Duval; enfin j'ai demeuré dans deux ou trois maisons, tu vois que j'ai fait preuve d'adresses?... Tu pouvois ben m'écrire. *On ma ben mis autre part, mais j'netais pas mieux qu'ailleurs*, il n'y a que le premier habit qui m'aille.

JANOT.

A propos ta sûrement vu le drame de Mme. Angot?

JOCRISSE.

Oui, j'ten réponds, j'ai ben ri pendant toute la tragédie, mais en sortant j'ai pleuré....

JANOT.

Quoi donc?

JOCRISSE.

Mon argent.... mais j'te donnerai un aut'jour des détails.

JANOT.

Au revoir.

JOCRISSE.

Bon soir Janot.

SCENE VII.

JOCRISSE *seul.*

Il est bon enfant c'Janot, un peu bête?... mais il n'est pas donné à tout le l'monde *d'aller à la Chine.* (*On entend Dupont préluder.*) Tiens on sonne de la harpe?.... C'est l'amoureux... (*Dupont chante.*)

ROMANCE.

Laissons la froide indifférence,
S'emparer des foibles mortels.
Au tendre amour, à la constance,
Tous deux élevons des autels;
Des dieux telle est la loi chérie.
Pour aimer on reçoit le jour,
C'est une rose défleurie,
Que l'existence sans amour.

La fleur qui nait dans le bocage,
La rose qui souvre au zéphir,
La fauvette dans son ramage
tout dit qu'aimer est un plaisir.
Des dieux etc.

JOCRISSE.

C'est lui.

SCENE VIII.

JOCRISSE, DUPONT.

DUPONT.

Qui que vous soyez, prenez cette bourse, et taisez-vous?

JOCRISSE.

Encor un qui m'paye pour me taire.

DUPONT.

Prenez.

JOCRISSE.

C'est donc le jour aux rencontres, en v'la encor un d'connoissance.

DUPONT.

C'est la voix d'un mauvais sujet qui m'a servi.

JOCRISSE.

D'un mauvais sujet, c'est la mienne, celle de Jocrisse.

DUPONT

Ah! mon ami c'est un ange tutélaire qui t'a conduit ici?...

JOCRISSE.

Eh! non, c'est un bateau.

DUPONT.

Je n'espère qu'en toi!... Bélinde .... Une femme que j'adore, respire dans le sérail...

JOCRISSE.

Je le sais. Et j'dis j'ai des raisons pour ça.

DUPONT.

Que je lui parle, que je la voie; et tout mon bien est à toi; faut-il de l'or, te racheter ta liberté? je ferai tout...

JOCRISSE

Non, y faut m'répondre que je n'me ferai pas empaler ... Vous m'donnerez la bourse; mais vous me conseillerez sur ce qui peut m'arriver de fâcheux.

DUPONT.

Rien.

JOCRISSE.

Vous voyez, j'vous demande *la bourse et la vie.*

DUPONT.

Le tems presse, les momens sont chers; où repose Bélinde?

JOCRISSE.

Le dernier pavillon à droite. C'est que vous sentez ben que d'être empalé, si je mourois, adieu les calembourgs; et d'ailleurs le grand turc... et puis si vous alliez....

DUPONT.

Quel galimatias me fais-tu là? Donnes-moi donc la clef de tout ceci?

JOCRISSE

La voilà ··· (*Dupont s'elance dans le Jardin.*)

SCENE IX.

JOCRISSE *seul.*

Ils ont des raisons d'un tel poids... Si j'pensois à tout c'qui doit m'arriver.... j'deviendrai fou.... après tout je n'sroit pas le premier qui auroit perdu la tête pour peu de chose.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un magnifique Jardin; dans le fond est un espèce de trône élevé. En un mot, tout offre une fête brillante.

SCENE PREMIERE.

ACMET, ROUSTAN.

ACMET.

Mes ordres sont-ils exécutés ?

ROUSTAN.

Oui, Seigneur.

ACMET.

Jocrisse a-t-il paru bien étonné ?

ROUSTAN.

Lorsque de votre part je lui annonçai qu'il alloit être élevé à la dignité de Bacha aujourd'hui même, il est resté sans rien dire avec le visage d'un imbécile.

ACMET.

Comment, il n'a pas *changé de figure?...*, quand il a appris cela ?

ROUSTAN.

Une fois en place, il en aura bientôt changé.

ACMET.

Je veux m'amuser de cet original?.... Il faut tout faire pour lui persuader qu'il est réellement Bacha.

ROUSTAN.

Il le croit bonnement.

ACMET.

Je veux voir la figure qu'il fera?... Mais le voici, je te laisse avec lui.

SCENE II.

ROUSTAN, JOCRISSE.

JOCRISSE.

Dis donc? Vois, comme ils m'ont affublés!

ROUSTAN.

Salut à son Altesse, au nouveau Bacha.

JOCRISSE.

V'la tassez de salutations ne diroit-on pas que nous sommes *au salut* : il vaudroit mieux être *à complies*. Mais ne trouves-tu pas que je ressemble à bien des gens, *que mon habit ne m'va pas, et que je n'va pas à mon habit.*

ROUSTAN.

Je n'ai garde de blâmer son Altesse.

JOCRISSE.

Ah! je suis Altesse, c'est bon, parc'que je vas m'marier, et j'frai *des enfans d'Sire.*

ROUSTAN.

Justement.

JOCRISSE.

Quelle idée qui y est venu donc à c'vieux fou d'Acmet de m'donner ce poste?

ROUSTAN.

C'est votre talent pour les calembourgs qui vous vaut ces honneurs... vos nouveaux sujets vous en rendront bien d'autres.

JOCRISSE.

Eh ben! pour m'en faire aimer, je leux f'rai des loix en calembourgs.

ROUSTAN.

C'est-à-dire, auxquelles on ne pourra rien comprendre.

JOCRISSE.

Tout juste.

ROUSTAN.

En c'cas vous ne serez pas le premier

JOCRISSE.

Sais-tu qui m'ont donné la une place qui n'me convient pas du tout.

ROUSTAN.

Pourquoi ?

JOCRISSE.

J'vas t'le dire, c'est que j'aime tous les animaux, et tu vois ben que je ne suis pas bon à être Bacha.

ROUSTAN.

Courage, si vous continuez à faire ainsi des calembourgs, je vois que les turcs charmés à la mort de l'empereur, vous mettront sur le trône.

JOCRISSE.

Y n'sroit pas solide, c'trône-là, *y n'sroit appuyé que sur des pointes.*

ROUSTAN.

Tant d'autres ne le sont que sur la credulité, au moment de votre installation....

JOCRISSE.

Comment qu'tu dis ça ?

ROUSTAN.

Je dis qu'au moment de votre installation, il faudra haranguer le peuple.

JOCRISSE.

Et qu'est-ce qui faudra lui chanter ?

ROUSTAN.

Il faut un discours bien compassé.... Bien....

JOCRISSE.

Ou mal....fait, c'est comme je pourrai.... Si vous aviez un *institut* ici, y pourroit me souffler c'qui faut dire ; si c'étoit à Paris, ça n'souffriroit pas de difficultés.

ROUSTAN.

Il le faut pourtant...

JOCRISSE.

Tu n'sais pas c'que j'ai envie d'faire pour me faire aimer.... *j'emploierai l'artifice.*

ROUSTAN.

Mauvais moyen.

JOCRISSE.

Comment, tu crois qu'avec *un feu d'artifice* ?

ROUSTAN.

Ah ! je n'y étois pas....

JOCRISSE.

Et où étoit-tu donc ? D'abord.... je commencerai par rendre justice à tout l'monde... et ça f'ra plaisir ; ensuite, de tous les emplois, j'chasserai tous les fripons ; j'frai queuque fois la guerre, plus souvent la paix, *parc' qu'on aime mieux l'un que l'autre.*

ROUSTAN.

Diable, mais voila d'excellens principes.

JOCRISSE.

C'sont là les principes d'un Jocrisse, d'une bête, comme on dit.... Mais ils valent ben ceux des gens d'esprit.

ROUSTAN.

Sans doute, mais je vais tout ordonner pour la cérémonie.

JOCRISSE.

Ah ! c'est toi qu'est l'maître des cérémonies, après la fête.... J'te recommande le repas, c'est l'insentiel.

ROUSTAN.

Cela suffit.

JOCRISSE.

Dis donc, dis donc ? Avant la fête, si tu veux faire tirer demi-septier... *J'allons boire la peinte.*

SCENE III.

JOCRISSE, *seul.*

Eh ben ! voyez-vous qu'il ne faut pas aller en France pour trouver des parvenus ; hier Jocrisse, aujourd'hui Bacha ; au moins si j'fais l'mal, ça s'ra ben sans le savoir, tant d'autres le font avec connoissance de cause. Tout ça c'est fort ben, mais.... c'te mam'selle Bélinde, qu'est-ce qui ya dire l'bourgeois quand y ne la trouvera plus... y pourroit ben me serrer d'près... en m'envoyant le cordon, et y seroit drôle de voir Jocrisse finir tragiquement.

SCENE IV.

JOCRISSE, ROUSTAN.

ROUSTAN.

On attend plus que vous pour se mettre en marche.

JOCRISSE.

Ah ! l'on va me promener ?

ROUSTAN *à part*,

Tout juste.

(Ils sortent.)

SCENE V.

BÉLINDE, DUPONT.

DUPONT.

Tandis qu'ils sont tous occupés de cette cérémonie burlesque, au moyen de cette clef que Jocrisse a eu soin de me remettre, nous pouvons nous soustraire à tous les regards, et fuir loin de ces lieux, un vaisseau et quelques amis nous attendent.

BELINDE.

Mais Acmet va bientôt savoir?....

DUPONT.

Le temps est précieux, venez charmante Bélinde, d'un trésor nouveau, je veux enrichir la France.

SCENE VI.

Marche burlesque, hommes, femmes, esclaves; au milieu de la marche Jocrisse s'avance, entouré de Janot et de Mlle. Bernard, Roustan porte la queue de son Doliman, on fait deux fois le tour du théâtre, après on va placer Jocrisse sur un trône fort élevé, qui se trouve dans le fond du théâtre; Acmet se met sur un des côtés du théâtre, où est un autre trône; Janot et Mlle. Bernard se placent sur les marches du trône, l'un à droite et l'autre à gauche.

JOCRISSE *à* ROUSTAN, *qui porte sa queue.*

Laisse donc chose ?... Tu vas me faire tomber?... Et tu sçais qu'*on dit qu'tout dépend des premiers pas.*

ACMET.

Peuple .... Au nom de Mahomet, je proclame bacha, ce Français qui vient d'embrasser la loi de Mahomet.

JOCRISSE,

Si on peut mentir comme ça.

ROUSTAN, *bas à Jocrisse.*

Taisez vous donc ?

ACMET.

Que vos chants célèbrent sa grandeur nouvelle.

(*Jocrisse a l'air d'un homme important, il salue de la tête toute l'assemblée, et pendant tout le chœur il cause avec Janot et Mlle. Bernard.*)

CHŒUR.

Alla ! Alla ! Jocrisse,
Du grand prophète c'est le choix.
Et qu'à l'instant périsse,
Celui qui braverait ses loix.

UNE ESCLAVE.

Puisse une destinée,
Tranquille et fortunée,
Nous conserver ce souverain nouveau,
Fermer pour lui les portes du tombeau.
Alla ! Alla ! Jocrisse etc.

ACMET.

Ton heureux talent pour les calembourgs, ton esprit, tes saillies, l'admiration de l'Europe entière, tout cela m'a déterminé à ne pas laisser ignorer un homme tel que toi, et dès aujourd'hui tu peux choisir ta maison, tes juges, tes esclaves, les trésors te suivront par-tout, et tes revenus courent à dater, de ce jour.

JOCRISSE.

Pourvu que je les attrappe, c'est tout ce que je demande.

ACMET.

Desire, et tes souhaits seront comblés ?

JOCRISSE.

D'abord, mon ami Janot tu m'donneras des conseils, quand je sçaurai ce que j'aurai à faire, tu auras le nom de mon conseiller intime, c'est déjà beaucoup, que d'gens dont un nom fait toute la richesse, tu seras en un mot le bras droit de mon fauteuil?.... Pendant que je

frai la guerre tu resteras ici et pour cause. Quant à toi Mlle. Bernard, y tiens qu'à toi d'être ma favorite, et Mlle. Bernard, au Sérail, y figurera aussi ben qu'madame Angot.

Mlle. BERNARD.

A la bonne heure, Nigaud?... Taupes-là?....

JOCRISSE.

L'aisse donc taupes?... j'y vois clair j'espère?.... Et vous peuple..., je vous promet l'bonheur?.... *Peut-être me direz-vous qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, mais ça viendra*; j'mentourerai d'artistes d'tous les genres, qui mettront l'*Alcoran en Vaudevilles*... quand je l'aurai mis *en Calembourg*?... A chaque porte d'la ville, j'établirai *des Bastringues*... ousque vous pourrez aller danser *au moins quinze jours par semaines*; vous aurez d'bons violons, *vous n'manquerez pas de son*... et les vivres s'ront en abondance?...

CHŒUR.

Alla! Alla! Jocrisse;
Du grand prophète c'est le choix,
Et qu'à l'instant périse
Celui qui braverait ses loix.

JOCRISSE.

J'dis qu'pour le premier, j'ne m'en suis pas mal tiré.

JANOT.

D'puis queuques années, il y a bien des orateurs d'ta force.

SCENE VII.

Les précédens, DUPONT, BELINDE, ALI, GARDES.

JOCRISSE.

Eh! ben à présent.... l'déjeûner?... j'nai plus rien à dire, j'en suis *à la fin*.

ALI.

Seigneur, on vient d'arrêter la belle Cœlina, qui fuyait avec le téméraire étranger.

JOCRISSE *épouvanté.*

V'la le hic?.... Y a d'loignon?.... Gare le Bacha

ACMET.

Téméraire, tu as osé pénétrer dans l'intérieur de mon Sérail, et me ravir cette beauté?.... Mais qui ta pu procurer les moyens de t'introduire ici?.... Ah! je vois... Est-ce toi... misérable?

JOCRISSE.

Ecoutez n'ot bourgeois..... n'vous fâchez pas?

ACMET.

Malheureux, je vous ferai empâler tous les deux.

JOCRISSE.

Laissez donc, c'est une mauvaise *pointe que vous nous faites là.*

ACMET.

Malheureux, quitte ce trône, où je ne t'avais fait monter que pour jouir de ta ridicule importance.

JOCRISSE.

J'espère que je ne m'en suis pas mal tiré, l'discours à fait d'leffet.

ACMET.

Tu plaisantes encore?....

DUPONT.

Acmet, j'suis français, aimé de la charmante Bélinde; j'suis artiste, et j'ai des droits à tes bienfaits, consens à me l'accorder et exige ce que tu voudras pour sa rançon, je suis prêt à te satisfaire.

JOCRISSE. (*Tout le monde entoure Acmet et le tire par sa robe*).

Allons not' bourgeois; laissez-vous toucher par tout l'monde.

DUPONT, *le frappant plus fort que tous les autres sur le ventre.*

Soyez sensible...

JOCRISSE.

Il est un trésor que je puis vous offrir.

DUPONT.

Vous aimez les calembourgs.

ALI.

Ils m'ont donnés bien de la peine toujours, je suis tout en nâge, et ce coup que j'ai attrapé...

(*Il montre une tache noire, il s'essuie le col avec son mouchoir, de manière que le public le voie bien*).

JOCRISSE.

C'est vrai, l'camarade vient d'essuyer *un bien vilain coup.*

ACMET.

Ah! charmant! Il n'y a pas de grâces qu'on accordât à ce prix.

DUPONT.

J'enrichirai Constantinople d'un livre incomparable.

JOCRISSE.

Est-ce celui qui m'est dédié?

DUPONT.

Tout juste.

JOCRISSE.

T'nez, not' bourgeois, regardez-moi ça. (*Il lui donne le livre*).

ACMET.

Des calembourgs *comme s'il en pleuvoit*, et ce trésor m'appartiendroit?

JOCRISSE.

Ainsi que mon portrait qui est au commencement, qu'est encore une mauvaise charge.

ACMET.

Si ce livre eût été dans la bibliothèque d'Alexandrie lorsqu'elle fut réduite en cendres, j'aurois pleuré ce

malheur. Mais grâces à ce livre précieux, à ces calembourgs sans pareils, la Turquie va sortir de son ignorance.

JOCRISSE.

Oui, si vous aimez les bétises, vous pouvez vous vanter d'être à la source.

ACMET.

Pour payer un tel trésor, je vous unis jeune homme avec la belle Cœlina, et je vous permets de retourner en France, avec tous les français qui sont ici.

JOCRISSE.

Janot, moi, et mam'selle Bernard.

ACMET.

La France doit être privée d'un original tel que toi?

JOCRISSE.

Ah! y n'en manque pas.

ACMET.

Je fais des heureux, et j'ai ri, c'est bien remplir sa journée.

DUPONT.

Vive Acmet! et terminons gaîment cette journée par des couplets, chacun le sien.

JOCRISSE *au Public.*

C'est ben dit, parce que si tout le monde en chante, la pièce aura réussi.

VAUDEVILLE.

AIR: *De la croisée.*

ACMET.

Le turc à naturellement
Toujours le front sombre et sévère,
Mais puisse-t-il dans ce moment
Prendre votre heureux caractère.

Pour combler mes souhaits nouveaux
Braves français je vous Exorte ;
Si chez vous il est trop de sots,
De les mettre à la porte.

JANOT.

Du Séjour d'limmortalité,
Ben des gens veul'ouvrir la porte,
Molière au templ' de la gaité
S'ut entré par la bonne porte.
Prévill' de ce temple charmant
Par ses talens ouvrit la porte.
Mais ce grand artiss' en mourant
Ferma sur lui la porte.

BELINDE.

Maris qui d'un lien de fleurs
Faites le plus dur esclavage,
Qui nous abreuvez de douleur
Encore au printems de notre âge.
Jaloux qui ne ménagez rien
Dans la rage qui vous transporte,
Puissiez vous tous pour notre bien,
Vite gagner la porte.

Mlle BERNARD.

On dit qu'dans le sombre séjour
Nos talens ne peuvent nous suivre,
Et qu'quand un grand homme perd le jour
Sa mémoire, seul' peut lui survivre,
Nous en avons la preuve car.
Jusqu'à son naturel malin
Sa gaité spirituelle et forte
Quand il y descendit ; Carlin
Laissa tout à la porte.

DUPONT.

Chez nous il est tems d'arrêter
Des jeux de mots le sot usage.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05868 6075